


Revue de presse

Théâtre **de l'Épée de Bois**
La compagnie Bernard Sobel et le
présentent

**LA FAMÉLUSE TRAGÉDIE
DU JUIF DE MALTE**



De Christopher Marlowe
Mise en scène Bernard Sobel



Du 4 au 29 novembre 2015 à 20h
Relâches les lundis et mardis
Représentations à 16h le dimanche

Théâtre de l'Épée de Bois
Cartoucherie
Route du Champ
de Manoeuvre
75012 Paris

Réservations
01 48 08 39 74

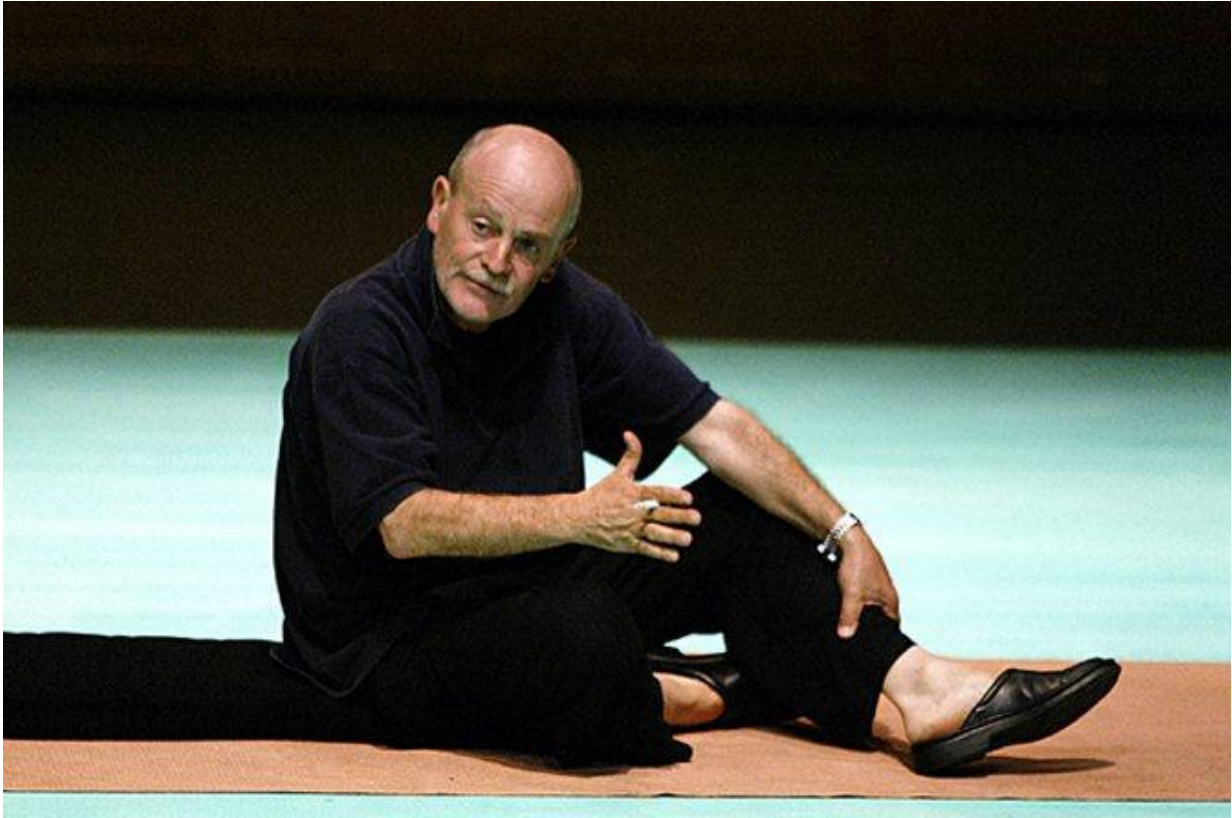


Du 4 au 29 novembre 2015

LA FAMEUSE TRAGÉDIE DU RICHE JUIF DE MALTE

Publié le 26 octobre 2015 - N° 237

Accueilli par Antonio Díaz-Florián au Théâtre de l'Épée de Bois, Bernard Sobel revient à la tragédie de Christopher Marlowe (1564-1593), œuvre scandaleuse à la hauteur du scandale du monde, avec une équipe de dix-sept comédiens.



Pourquoi revenir à cette pièce particulièrement noire, que vous avez déjà mise en scène en 1976 et 1999 ?

Bernard Sobel : Parce que cette pièce révèle l'origine de l'état de notre monde tel qu'il est. Marlowe rend compte de la naissance de notre monde, qui sera celui d'une brutalité incessante. Nous sommes obligés de reconnaître que la violence est le problème fondamental auquel l'espèce humaine a affaire. Ce qui est fort devient juste, c'est la loi du plus fort qui régit le monde, ce sont la loi du marché et la recherche du profit qui régissent notre vivre en commun et qui font que peut-être nous arriverons à la fin de l'espèce. Ne racontons pas que l'homme est bon par essence. Le poète garde les yeux grand ouverts face au monde, comme le font Rimbaud, ou Christian Dietrich Grabbe (1801-1836) dans sa pièce *Hannibal* *, ou Charlie Chaplin dans *Monsieur Verdoux*, portrait d'un assassin en série pour parler de la violence du monde. La pièce n'est pas plus noire qu'une tragédie d'Eschyle comme *L'Orestie*, ou que la réflexion de Beckett. Et ce que Marlowe rejette, ce n'est pas la réalité de la violence, c'est l'hypocrisie. La pièce vise à démasquer, et non à condamner. L'auteur affronte ces sujets sans aucun atermolement, et il induit la question des outils et des tentatives pour canaliser et transformer cette violence, sachant que l'élaboration des civilisations se traduit par des processus difficiles et contradictoires.

« *Marlowe rend compte de la naissance de notre monde, qui sera celui d'une brutalité incessante.* »

La pièce a été représentée pour la première fois en 1592, à un moment de transition entre le Moyen Âge et l'époque moderne...

B. S. : C'est une période de rupture fondamentale, à l'échelle planétaire. Et c'est un moment où la civilisation européenne fait preuve d'une violence terrible, par exemple en Amérique du Sud. Auparavant, chacun avait sa

place, dans un monde ordonné, obéissant à une cosmogonie chrétienne. Le bouleversement du monde entraîne l'affirmation du moi. Après les mystères du Moyen Age, les *morality plays*, et un *theatrum mundi* entre le ciel et l'enfer, Marlowe rend compte du monde tel qu'il est et refonde le théâtre en le centrant sur l'individu. Grand poète, fils de savetier rêvant de plus de droit et plus de pouvoir, il est un Picasso du théâtre qui crée un théâtre nouveau avec un vieil outil. Et contrairement à Shakespeare, qui pose les problèmes de l'humanité à travers l'héritage des rois, Marlowe évacue toute transcendance et fait face aux réalités de la violence.

Comment traiter le personnage central du Juif de Malte, qui correspond à une vision chrétienne caricaturale et antisémite ?

B. S. : Mais il n'est en rien une caricature ! Barabas, très riche marchand et non pas usurier, comme Antonio dans *Le Marchand de Venise*, est dépouillé de l'intégralité de ses biens par le gouverneur de l'île de Malte afin de payer un tribut aux Turcs. D'un seul coup, un honnête homme est volé en toute légalité, et il ne le supporte pas. C'est la naissance du sujet qui s'élève contre le racket comme loi fondamentale. Barabas demande la paix et comme Giordano Bruno aspire à l'infini, et son erreur est probablement de vouloir être seul au monde. Bouc émissaire, il est une figure honnie, diabolisée, accusée d'un péché originel par les Chrétiens, et Marlowe se sert de cette figure pour démasquer l'hypocrisie d'une bien-pensance qui permet le vol en plein jour. L'accusation d'antisémitisme est à côté de la plaque. Marlowe crée un outil scandaleux face à une violence scandaleuse, un monstre face une quotidienne monstruosité. Comment voulez-vous aborder ce scandale en prenant des pincettes ?

Propos recueillis par Agnès Santi

* Mise en scène par Bernard Sobel en 2013



La Fameuse Tragédie du Riche Juif de Malte, de Christopher Marlowe, traduction de Henri-Alexis Baatsch (L'Avant-scène Théâtre) mise en scène de Bernard Sobel, en collaboration avec Michèle Raoul-Davis

La Fameuse Tragédie du Riche Juif de Malte, de Christopher Marlowe, traduction de Henri-Alexis Baatsch (L'Avant-scène Théâtre) mise en scène de Bernard Sobel, en collaboration avec Michèle Raoul-Davis



De la scène élisabéthaine à la scène contemporaine, la vision du Juif – via la pièce de Marlowe (1589) – surfe entre la diabolisation médiévale et la réhabilitation.

Les navires de Barabas rentrent d'Égypte chargés d'or et de perles, d'épices, et de soieries de Perse, un bonheur pour leur propriétaire âpre au gain. Or, celui-ci s'en voit dessaisi par le gouverneur chrétien, afin de payer dix années de tribut dues aux Turcs en échange de la paix. Humiliation et peine symbolique maximales pour le Juif.

Les clichés populaires font de ce marchand du négoce et de la finance un traître impie, le reflet des préjugés des autres communautés dont les chrétiens, auxquels le Juif renvoie à son tour l'image dégradante de « *mangeurs de porcs* ».

L'île de Malte représente un carrefour stratégique – commercial et politique -, un point de rencontre entre Chrétienté et Empire ottoman, avec ses divergences d'intérêt.

Chrétiens, juif et Turcs s'adonnent au jeu des alliances et des renversements, à l'intérieur d'un monde définitivement éclaté. Ces failles géopolitiques extérieures traduisent des déchirements intérieurs, ce dont se saisit le théâtre de Marlowe qui dissocie l'apparence et la réalité, l'acte et la parole chez le protagoniste et les autres. Sur la scène, les figures portent un masque et jouent la comédie, du mensonge aux jeux hypocrites. Barabas se jette à terre devant des marchands moins fortunés pour signifier la douleur de la spoliation, mais il se relève dès qu'ils s'en vont, et l'histriion facétieux déclare au public complice: « *Voyez la bêtise de ces esprits serviles* ».

Au fil des événements, Barabas est à la fois acteur et metteur en scène de sa vie, un « *auteur jubilatoire de nombreux scénarios* » (Yves Peyré). Or, il se laisse pourtant embarquer dans des tractations qu'il ne maîtrise plus, entre les moines rivaux, Giacomo (Antoine Joly) et Bernardin (Yannick Morzelle), la courtisane Bellamira (Zelda Perez) et le gouverneur chrétien Fernèze (Jean-Claude Jay).

Ambitions, convoitises, les hommes joueurs et joués ne sont plus que des instruments pour accéder à leurs projets strictement personnels. Les valeurs humaines sont perverties par la marchandisation des êtres et des choses : « *La sécurité, la parole, l'amour, la vie et la mort, tout s'achète... l'homme se dessèche et la fécondité du vivant se tarit.* » (Yves Peyré). La fille de Barabas, Abigail (belle et pure Loulou Hanssen), est la victime sacrifiée – valeur d'échange et objet odieux de marchandage – à des fins de thésaurisation obsessionnelle contre tout amour ou sentiment paternel. De même, le cynisme de la scène publique de la vente des esclaves turcs par les officiers chrétiens en dit long sur l'humanité : l'homme devenu matériau est dégradé, et l'acheteur Barabas s'en saisit, faisant de l'esclave Ithamore (Raphaël Naasz) une chose à son seul service. Du haut de la galerie, le Juif se fait le marionnettiste et manipulateur, assistant à l'entretuerie des deux moines rivaux, et à l'instrumentalisation même du cadavre de l'un d'eux devenu pantin mort et marionnette. Rien n'arrête la quête du pouvoir et la course à l'or : le théâtre se métamorphose en farce comique et grossière qui caricature ses personnages de BD. Le monde est une cour des miracles qu'habitent Ithamore, l'esclave turc et ses fanfaronnades de meurtrier, le maquereau Pila-Borza (Eric Castex), les brigands, les prostituées, les moines. Par opposition, les grands conservent leur dignité et leur hypocrisie : le gouverneur Fernèze, les chevaliers de l'ordre de Malte, le vice-amiral d'Espagne (Jonathan Harscoët), les dignitaires turcs. Le Chrétien Fernèze, victorieux sur le Juif, représente une doublure de Machiavel, le personnage du prologue. Au départ, le pouvoir politique chrétien se dissocie du pouvoir financier juif, et Barabas est en mesure de tout récupérer ; or, il se perd, se voulant encore et convulsivement manipulateur des hommes et du monde.

C'est la troisième fois – et pour notre bonheur de spectateur – que Bernard Sobel met en scène cette pièce comique et tragique. L'œuvre ne cesse de nous interroger sur l'état du monde et sur ses coups d'état, sur les mouvements des alliances politiques et des migrations humaines, sur les violences économiques et sociales, sur la « sainte » dictature de l'argent et de la finance et sur la réalité infâme des démunis.

Promontoire de lattes grossières, escalier brut de castelet, la scène du monde est un plateau de bois surélevé avec son gibet symbolique de Mont des Oliviers, ses cordages, ses poulies, ses chausse-trappes brutales d'artisan et ses rideaux de foire. Sur le sol, à cour, à jardin, sur la scène et dans les hauteurs, les acteurs se meuvent.

Cette création scénique, aux allures de théâtre de tréteaux, est Inventive, comme à l'image de son héros ingénieux, à la démarche comique et moqueuse, provoquant la complicité du spectateur, amusé par une telle passion qui enclenche l'accomplissement d'une vengeance personnelle au détriment de l'amour filial.

Diction sûre, verbe clair et puissant, Bruno Blairet a l'exubérance étrange d'un diable flamboyant et d'un démon bouffon et souriant, la belle énergie et l'ardeur de tous les emportements, ceux qui conduisent l'aveuglement d'un homme amoureux des seuls biens matériels, faisant fi de ses attachements qui n'empêcheront pas sa vengeance.

Véronique Hotte

Artscène

jeudi 5 novembre 2015

La Fameuse tragédie du riche Juif de Malte: du théâtre du vrai.

L'homme n'est pas un jeune premier, il a quelques décennies de mises en scène de théâtre derrière lui et pas des moindres. Il a fait connaître Bloch, Babel, Ostrovsky, Grabbe et bien d'autres. Sans oublier les contemporains comme Sarah Kane, Heiner Muller ou Foreman. Cet homme s'appelle Bernard Sobel. Un homme de théâtre comme on en trouve plus. Un homme qui fait du théâtre avec rien. Rien qui veut dire peu de moyens. Bien loin des tohu-bohu néo 70 des Vincent Macaigne ou des Thomas Jolly. Donnez-lui un texte, un lieu, des comédiens il en fait un spectacle remarquable. "La Fameuse tragédie du riche Juif de Malte" de Christopher Marlowe est de cette trempe là. Pièce casse-gueule s'il en est. Richissime, le juif de Malte règne sur son île. Mais voilà qu'on le dépouille de ses richesses pour renflouer la cité, justement parce qu'il est juif et qu'il a de l'argent. Mais l'homme est roué et rancunier. Il ne va avoir de cesse que de se venger. Sacrifiant son honneur, sa fille, tout ce qui le gêne pour assouvir ses désirs. Il n'est que le maître d'une société où tout le monde trahit tout le monde, ottomans, catholiques, valets et même prêtres. Pas un pour rattraper l'autre. Avec pour tout décor une estrade en bois et quelques rideaux coulissants, Bernard Sobel, avec un décalage subtil, entre réalité et théâtre joue autant sur les ressorts de la comédie, de l'épopée que de la tragédie. Il ne juge pas. Il montre et laisse le spectateur se faire sa propre opinion. Sans temps morts, sans gommer le burlesque, Sobel nous entraîne dans un théâtre comme il devait se pratiquer dans les foires au 16ème siècle et nous ramène à ce qu'il devrait être encore d'une sincérité absolue, jusque dans ses excès. Sans tintamarre. Juste et Magnifique.

Jean-Louis Pinte

Théâtre de l'Épée de Bois jusqu'au 29 novembre.



Comédie dramatique de Christopher Marlowe, mise en scène Bernard Sobel, avec Bruno Blairet, Simon Bourgade, Anne Caillere, Eric Castex, Arthur Daniel, Valerian Guillaume, Loulou Hanssen, Jonathan Harscoët, Jean Claude Jay, Antoine Joly, Daniel Léocadie, Frédéric Losseroy, Yannick Morzelle, Raphaël Naaz, Zelda Perez, Manuel Severi et Xavier Tchili.

"La fameuse tragédie du riche Juif de Malte" de Christopher Marlowe, contemporain de William Shakespeare et à qui elle a inspiré "Le Marchand de Venise", s'avère un opus visionnaire et prophétique qui aborde, sous forme de fable tragi-comique, le primat de l'économie, sinon l'emprise totalitaire du système économique capitaliste, la financiarisation, les prémisses de l'ordre, et du désordre, bourgeois, la mort de Dieu et la fin des idéologies avec, en toile de fond, la haine du Juif, bouc-émissaire des maux de l'humanité.

L'ordre militaire chrétien qui assure le gouvernement de l'île de Malte, mis en demeure par les Turcs de régler les arriérés d'impôts, use de la récurrente solution de la spoliation des Juifs qui constituent une communauté de marchands prospères avec, pour le plus riche d'entre eux, Barabas, une mesure confiscatoire consistant à lui prendre tous ses biens.

Contraint de s'exécuter, cet homme peu vertueux sans dieu ni maître, mais animé d'un inextinguible esprit d'entreprise, qui s'est enrichi de toutes les manières possibles et sans aucun scrupule, nourrit alors une terrible soif de vengeance qui le conduira à sa propre perte.

Pour la scénographie, Bernard Sobel n'exploite pas des potentialités de la salle en pierre du Théâtre de l'Épée de Bois avec son architecture monumentale, son vaste plateau et les trois dégagements en fond de scène. Il y plante un austère théâtre de tréteaux qui, toutefois, ne vise pas à la reconstitution du jeu élisabéthain et n'est utilisé, de surcroît, que de manière très ponctuelle.

En effet, il réduit l'espace scénique à un étroit couloir en avant-scène qui place le spectateur dans une inconfortable situation de strabisme car il doit contraindre la vision grand angle naturelle, embrassant le volume et la profondeur de champ du lieu, et se focaliser sur une aire de jeu réduite à une pastille dès lorsqu'il la restreint à quelques mètres carrés en avant-scène.

Par ailleurs et corrélativement, sa mise en scène, opérée avec la collaboration de Michèle Raoul-Davis, est frontale et statique nonobstant les incessantes cavalcades dans les travées dues aux entrées et sorties par la salle, éclairée souvent plein feu comme la scène, de la quasi totalité des personnages en costumes revisités par Mina Ly avec une unité chromatique, celle du blanc du papier PVC utilisé pour les ailes qu'elle affectionne et déclinait déjà dans "L'opéra des gueux" mis en scène par Bernard Sobel dans le cadre des représentations publiques du CNSAD.

De ce parti-pris résulte un spectacle qui ressort davantage à une fresque en deux dimensions et donne l'impression de feuilleter un interminable livre enluminé, le spectacle durant deux heures trente.

Simon Bourgade, en amoureux précieux, et le duo de moines paillards et dévoyés interprétés par Yannick Morzelle et Antoine Joly apportent une bienvenue couleur comique.

Mention spéciale à Bruno Blairet, efficacement secondé par Raphaël Naaz dans le rôle de son factotum, qui campe l'anti-héros cynique et sociopathe Barabas et en gère efficacement la montée en puissance dévastatrice.